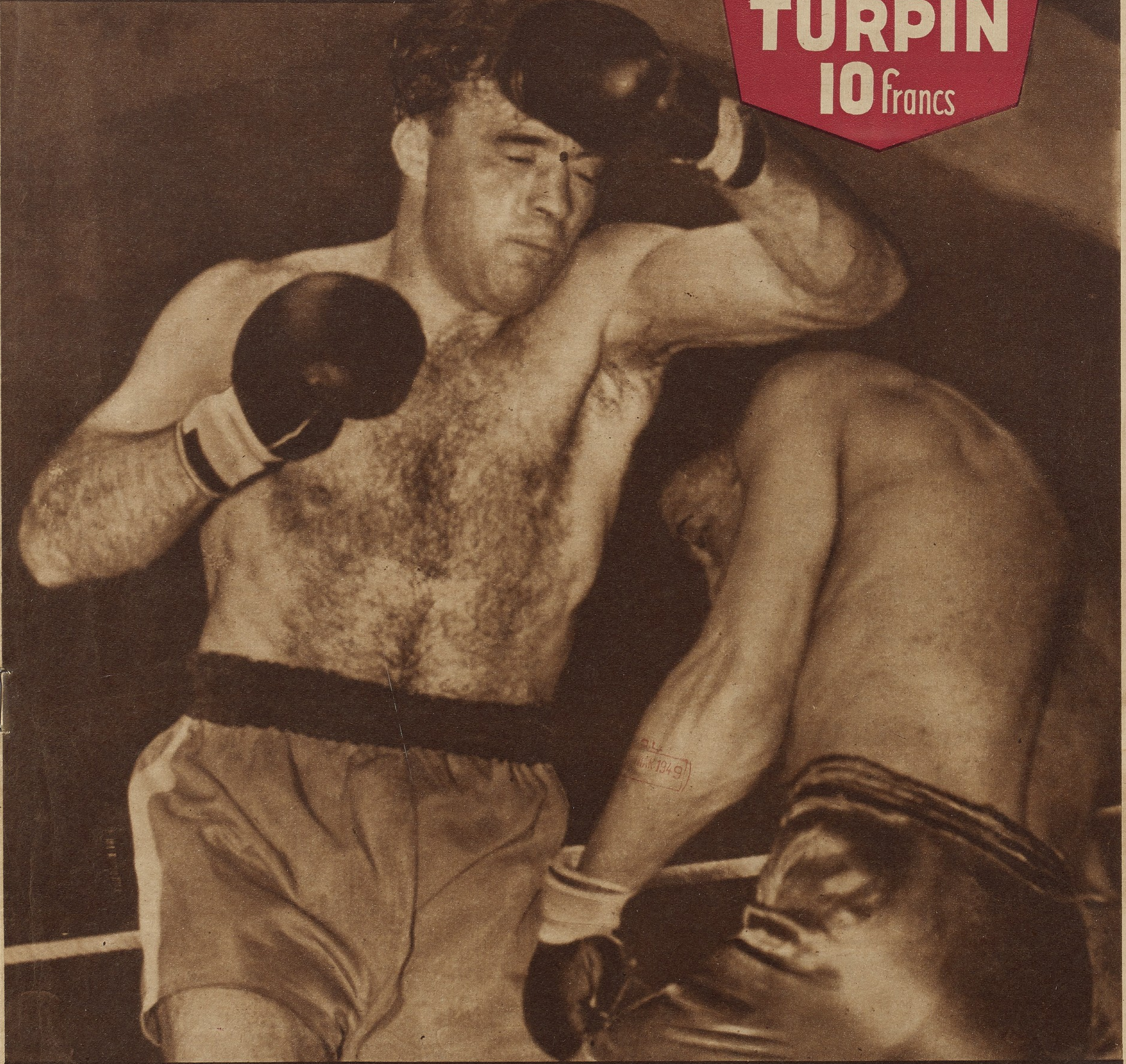
But et CLUB

ÉDITION SPÉCIALE

CERDAN TURPIN

10 francs



Mercredi 30 mars 1949
N° 172
Afrique du Nord - Avion 12 fr.

MARCEL VIENT DE RÉUSSIR LE COUP DE LA VICTOIRE

Hier soir, sur le ring de l'Empress Hall, à Londres, Marcel Cerdan a remporté une nouvelle victoire par K. O. Le champion du monde, qui vient de réussir un crochet du gauche à la mâchoire, a porté le coup décisif : Turpin s'effondre pour le compte.

N'oubliez pas d'acheter tous les lundis

But et CLUB

le plus vivant
le plus dynamique
des hebdomadaires
sportifs français

★

Tous les matins lisez :

Le Parisien libéré

... et tous les soirs

Paris-presse

Deux grands journaux d'information ayant une magnifique page sportive quotidienne

MARCEL A CHERCHÉ PENDANT 7 ROUNDS LE DÉFAUT DE LA CUIRASSE DE TURPIN

D'un de nos envoyés spéciaux :
Gaston BÉNAC

LONDRES. — Dans cette loge étroite qui abritait les Français Marcel Cerdan et Claude Ritter ainsi que l' « adopté » Carabella, la joie éclatait sur tous les visages, sauf sur celui du challenger au titre national des welters qui tentait, dans une atmosphère irrespirable, de préparer ses muscles et ses poumons pour la bataille qu'il allait livrer quelques minutes plus tard.

La bagarre que les journalistes français venaient de livrer aux immenses policemen d'Earl's Court qui défendaient l'antre de Cerdan méritait bien une récompense : les nettes explications de Marcel sur la fin du combat difficile qui l'opposait au « cuirassé » Turpin.

Le coup qui mit le Britannique k.-o., personne ne l'avait vu de façon précise. Il fut si rapide et le crochet fut si court (à peine 10 centimètres) qu'il était presque impossible de le discerner, même lorsqu'on se trouvait au pied du ring. A tel point que certains confrères des deux pays avaient cru qu'il s'agissait d'un crochet... du gauche au foie.

— C'est le même coup, le même crochet du gauche à la pointe du menton qui a abattu Tony Zale, nous expliquait de son côté Jo Longman.

On a reproché et l'on reprochera à Marcel Cerdan de ne pas avoir réalisé un combat aussi brillant qu'à Jersey City. Mais on n'oublie qu'une chose : c'est que Zale, confiant dans la vertu de ses poings, s'était livré et combattit tandis que Dick Turpin n'avait qu'une tactique: tenir les dix rounds, en évitant les gros dégâts et en défendant, fort bien d'ailleurs, les parties vulnérables de son individu.

Et il faut bien convenir que Turpin nous surprit agréablement et par sa défense à la face et au corps, par son jeu souple, non exempt de ripostes d'ailleurs : crochets en série à la sortie des clinches, et par son excellent direct du gauche. Turpin boxa Cerdan de façon fort intelligente et il ne tomba pas dans les pièges que lui tendait Marcel en cherchant à ce qu'il se découvrît. Dans les premiers rounds notamment, car, par la suite...

Cerdan, de son côté, devant cet homme de couleur cuirassé de la ceinture à la tête, accepta de prendre des risques pour chercher la riposte. Marcel se livra et donna l'impression de prendre des coups alors qu'il ne cherchait qu'à créer l'ouverture.

Une fois de plus, Cerdan a montré qu'il était un maître tacticien dans cet art difficile qui consiste à obliger un boxeur à se découvrir alors qu'il sait ce qui l'attend s'il se livre.

Tous ces premiers rounds ne furent qu'un travail de préparation qui devait amener, après l'usure, l' « estocade » définitive. Marcel est devenu un véritable torero qui sait attendre la seconde décisive. Alors, son coup d'œil joue son véritable rôle, l'éclair jaillit dans le trou et la foudre abat le rival.

Et maintenant, quelques remarques en passant ; Marcel Cerdan, quoique pesant 73 kg. 550, ce qui lui coûta d'ailleurs 500.000 fr. qu'il abandonna à Turpin comme « forfait de poids », ne parut jamais en difficulté en ce qui concerne le souffle.

Par contre, dans certains cas tout au moins, il manqua d'appréciation de la distance, ce qui est bien explicable si l'on songe qu'il n'avait pas combattu depuis six mois.

Mais la puissance de ses coups est restée aussi meurtrière.

— J'ai cru, en me relevant, que j'avais la mâchoire fracturée, lui disait Dick Turpin après être venu, dans un geste dont la sportivité doit être justement appréciée, le féliciter et l'embrasser pour... les photographes.

Il n'empêche que Dick Turpin, qui ne se « défila » nullement comme on le craignait et qui, au contraire, accepta franchement et loyalement le combat en faisant usage de ses armes typiquement britanniques, est un boxeur de qualité, un boxeur de défense surtout. Mais il est aussi un pugiliste qui n'est pas dépourvu de classe. Son direct du gauche donnerait satisfaction aux plus difficiles des puristes de la boxe, suivant l'ancienne tradition anglaise.

Turpin réussit souvent à faire jeu égal avec un Cerdan qui sacrifiait les bagatelles du combat au but unique qu'il s'était tracé ; il suscita même les applaudissements et les encouragements de la plupart des 8.000 spectateurs de l'Empress Hall, qui crurent un instant l'irréalisable possible.

Si Marcel est l'homme des conclusions violentes, Turpin est un des hommes les plus difficiles à toucher que pouvait rencontrer notre champion.

Ce succès de Cerdan fut accompagné d'autres victoires françaises : celle de Claude Ritter, qui malmena très fort un grand diable de mineur du Nord possédant métier et puissance de frappe, à défaut de classe réelle. Après l'avoir envoyé deux fois à terre, Ritter le massacra si bien que l'arbitre arrêta le combat au 7e round. Carabella, de son côté, amusa la galerie avec son classique « bolo-punch » et reçut l'agrément de l'arbitre, notre vieille connaissance M. Little, qui essaya sans doute de se réhabiliter dans l'esprit des Français qui étaient au bord du ring.

Société Nationale des Entreprises de Presse
Imprimerie d'Enghien
18, rue d'Enghien, Paris-10e
(Succursale de Clichy)
Imprimé en France 3
Dépôt légal n° 57

C'EST UN CERDAN, MAITRE DE LUI, QUI A ESTOQUÉ LE STYLISTE TURPIN

D'un de nos envoyés spéciaux : **C.-W. HERRING**

LONDRES. — On ne peut dire que Marcel Cerdan a fait un grand combat dans le ring de l'Empress Hall. Mais il a fait celui qu'il fallait. Et, puisqu'il a obtenu le résultat qu'il recherchait, il y a tout lieu d'être satisfait.

L'adversaire à qui il avait affaire n'était pas dangereux sous le rapport de la puissance. En effet, Cerdan ne pouvait craindre d'être malmené. Mais Turpin n'en était pas moins un homme difficile à affronter par suite de sa connaissance approfondie de l'art défensif.

Dick Turpin connaît son métier

Le mulâtre britannique est le prototype du boxeur sur lequel toutes les attaques viennent se briser. Il pratique une obstruction déconcertante et de nature à pousser à bout la patience de ses adversaires. Cependant, tout en restant sur une prudente réserve, il est, à chaque instant, prêt à contrer de son court crochet droit, vite et précis, l'homme qui se jetterait imprudemment sur lui.

Je ne crois pas que, dans toute sa carrière, Cerdan ait trouvé devant lui un boxeur au corps aussi bien couvert. Holman Williams, que Marcel a rencontré à Paris, se protégeait bien, mais il se découvrait par instants devant les feintes que pratiquait notre champion. Avec Turpin, il n'y avait absolument rien à faire. Cerdan avait beau chercher par tous les moyens à atteindre ses côtes, il ne trouvait que les bras et les coudes de son adversaire. C'eût été risquer de s'abîmer les mains que de persister dans des attaques qui pouvaient être plus dangereuses pour l'attaquant que pour l'attaqué.

Alors, Cerdan chercha à faire remonter la garde de Turpin en boxant en ligne haute. Mais, sans chercher à modifier sa façon de faire, le Britannique se contentait d'esquiver et de faire des retraits de corps dans le but de contraindre Cerdan à frapper dans le vide. Lorsque ce dernier devenait par trop menaçant, Turpin se réfugiait en corps à corps, se collant littéralement au champion du monde et le paralysant de ses bras.

Dans ces conditions, Cerdan ne pouvait brusquer les choses. Il comprit fort bien qu'il devait procéder avec méthode pour arriver à ses fins.

Un Marcel inconnu

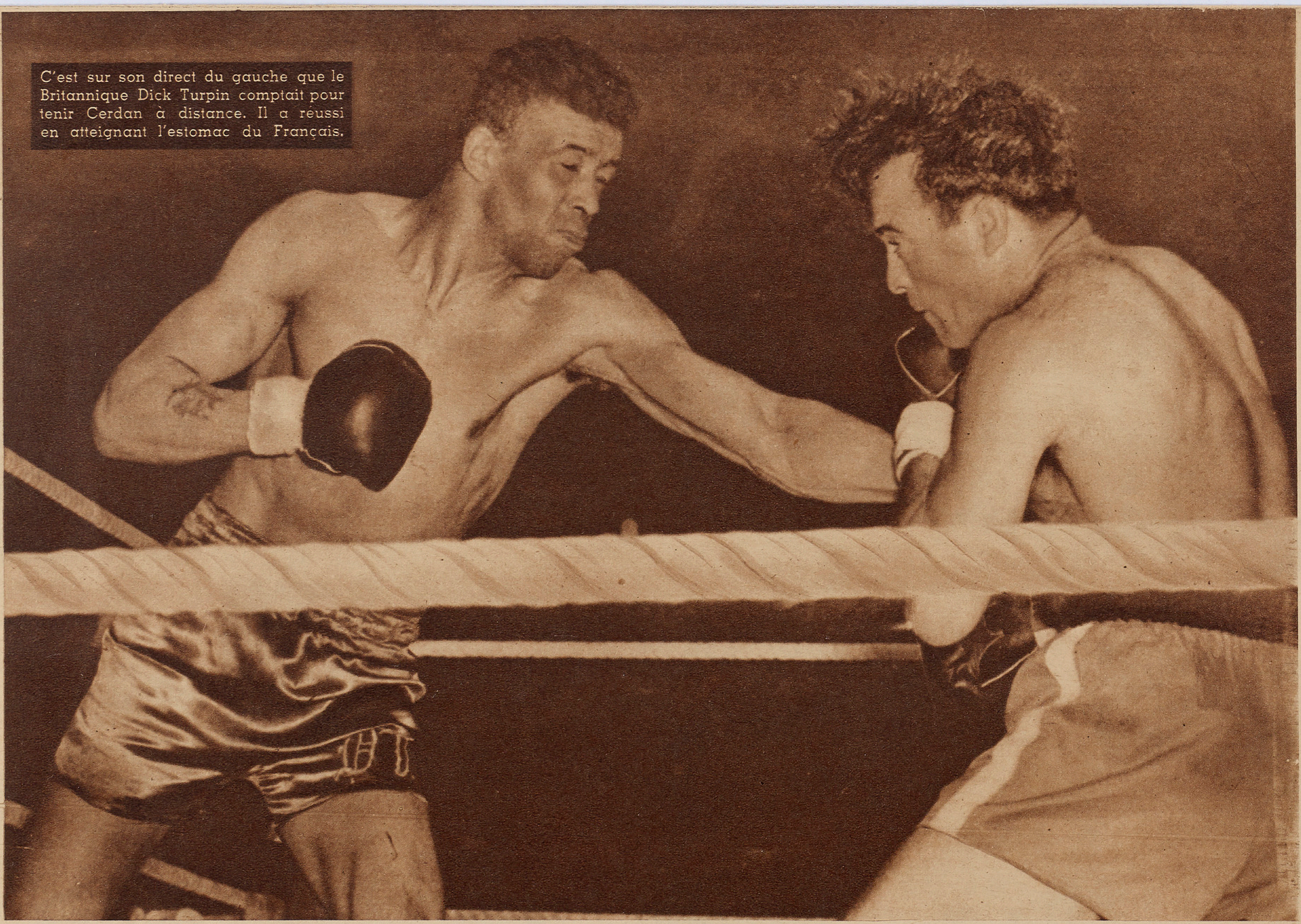
Nous avons connu parfois Cerdan si dynamique que nous ne le reconnaissions plus. Il donna l'impression de vouloir lutter de sang-froid avec son adversaire. Ce n'étaient plus les âpres batailles que nous le vîmes faire à la Croix-de-Berny ou sur le ring du Palais des Sports, où il combattait avec une énergie parfois désordonnée jusqu'à ce que son adversaire soit réduit à l'impuissance.

Devant Turpin, Cerdan menait l'offensive, certes, mais une offensive calculée, ne prenant pas de risques inutiles puisque Turpin, lui, n'en prenait pas du tout. Jamais nous n'aurions pu croire que notre Marcel possédait autant de patience.

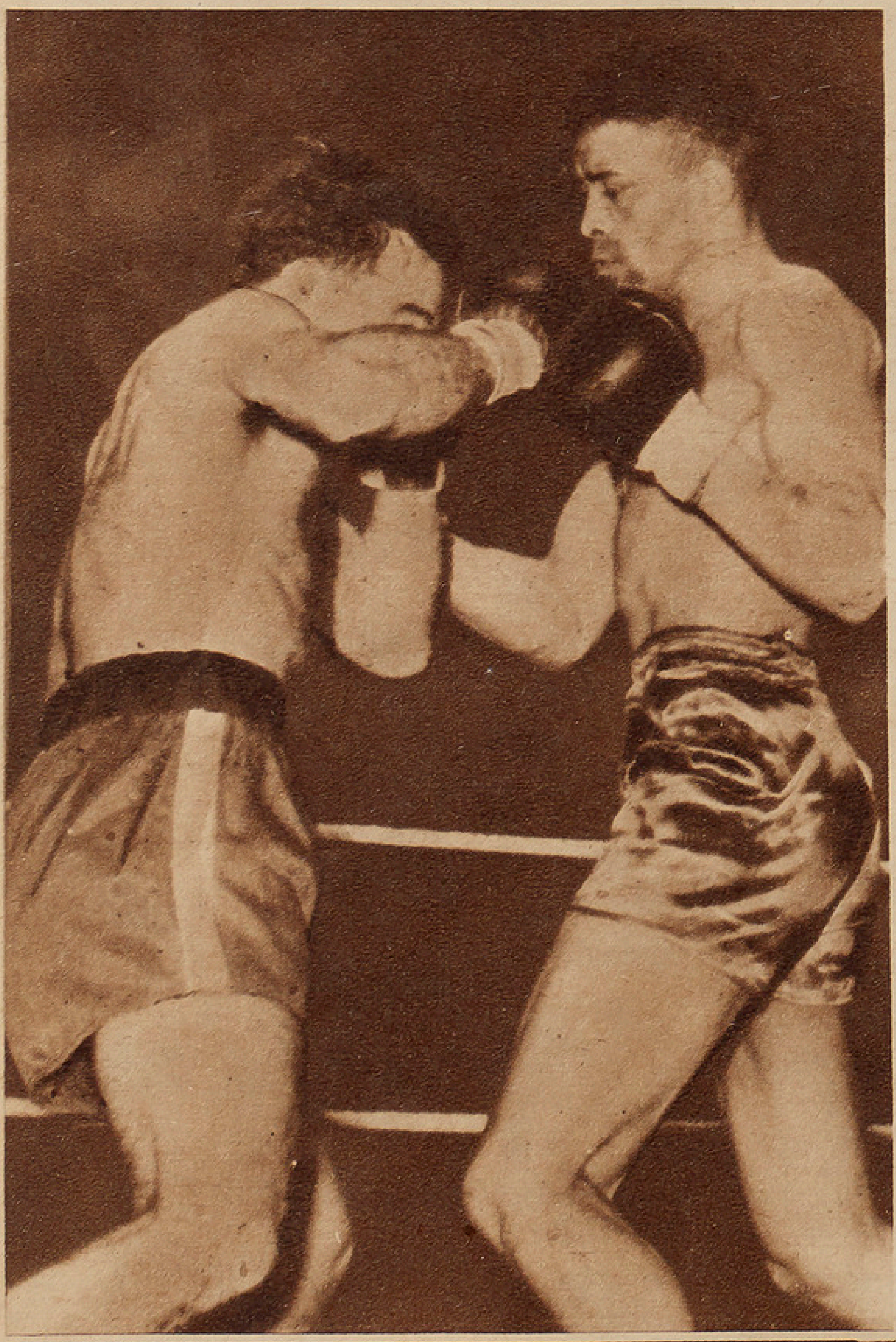
Enfin, après 1' 22" de combat au 7e round, alors que les hostilités suivaient leur cours sans péripéties bien saillantes, Cerdan trouva ce qu'il cherchait : l'ouverture. Pendant six rounds, Turpin n'avait pas été sans se fatiguer graduellement sous la pression du forcing méthodique mais incessant de Cerdan. Celui-ci savait que, tôt ou tard, le Britannique s'offrirait à lui.

L'occasion se présenta peut-être plus tardivement que Marcel ne l'escomptait, mais elle se présenta.

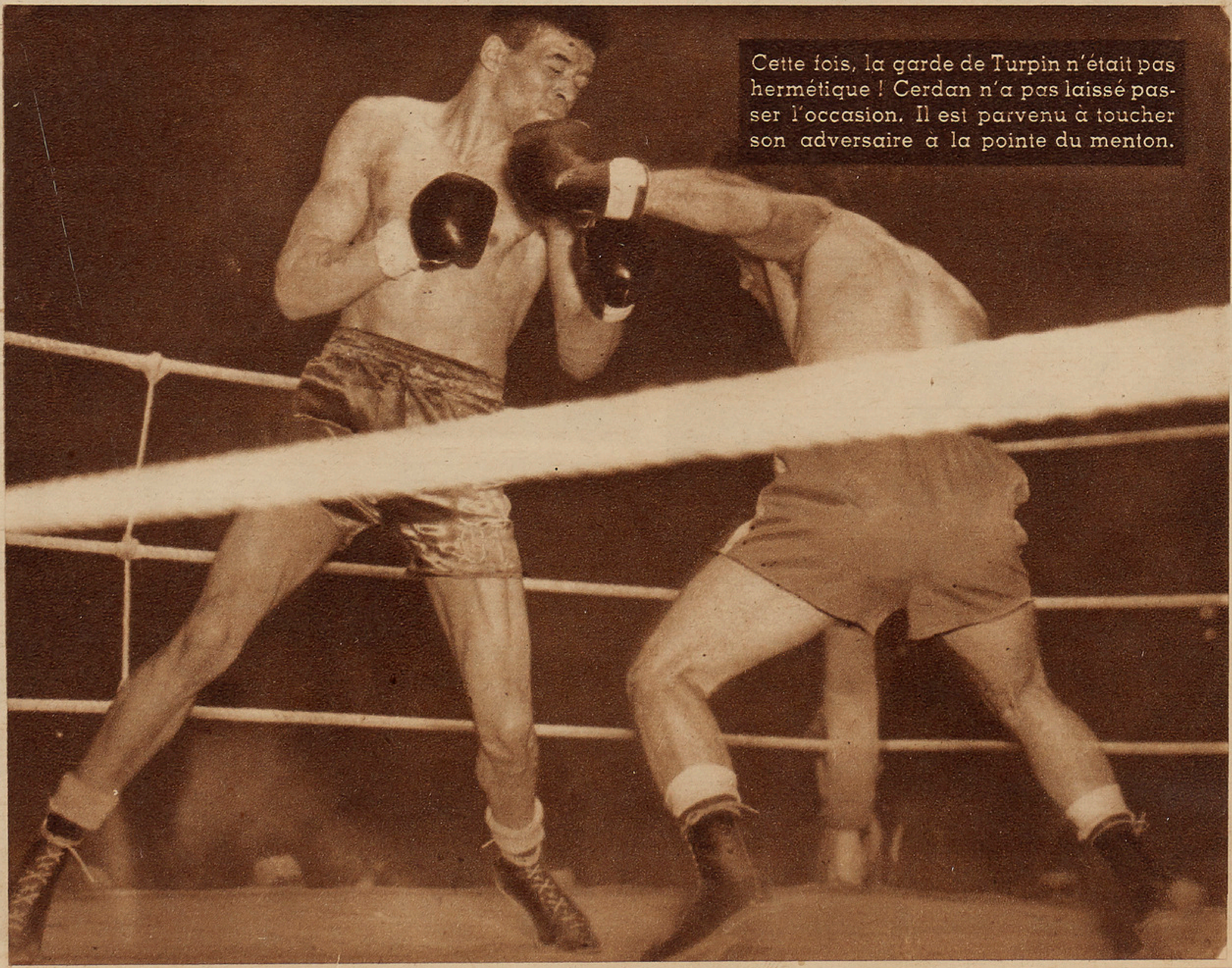
Acculé dans un coin neutre du ring, Turpin se trouvait gêné à ce moment et pour esquiver et pour battre en retraite. Il leva les bras un peu tard. Avant qu'il ait pu se protéger, le gauche de Cerdan avait jailli. Turpin était touché à la pointe du menton et tomba la tête en avant, pour être compté « out ».



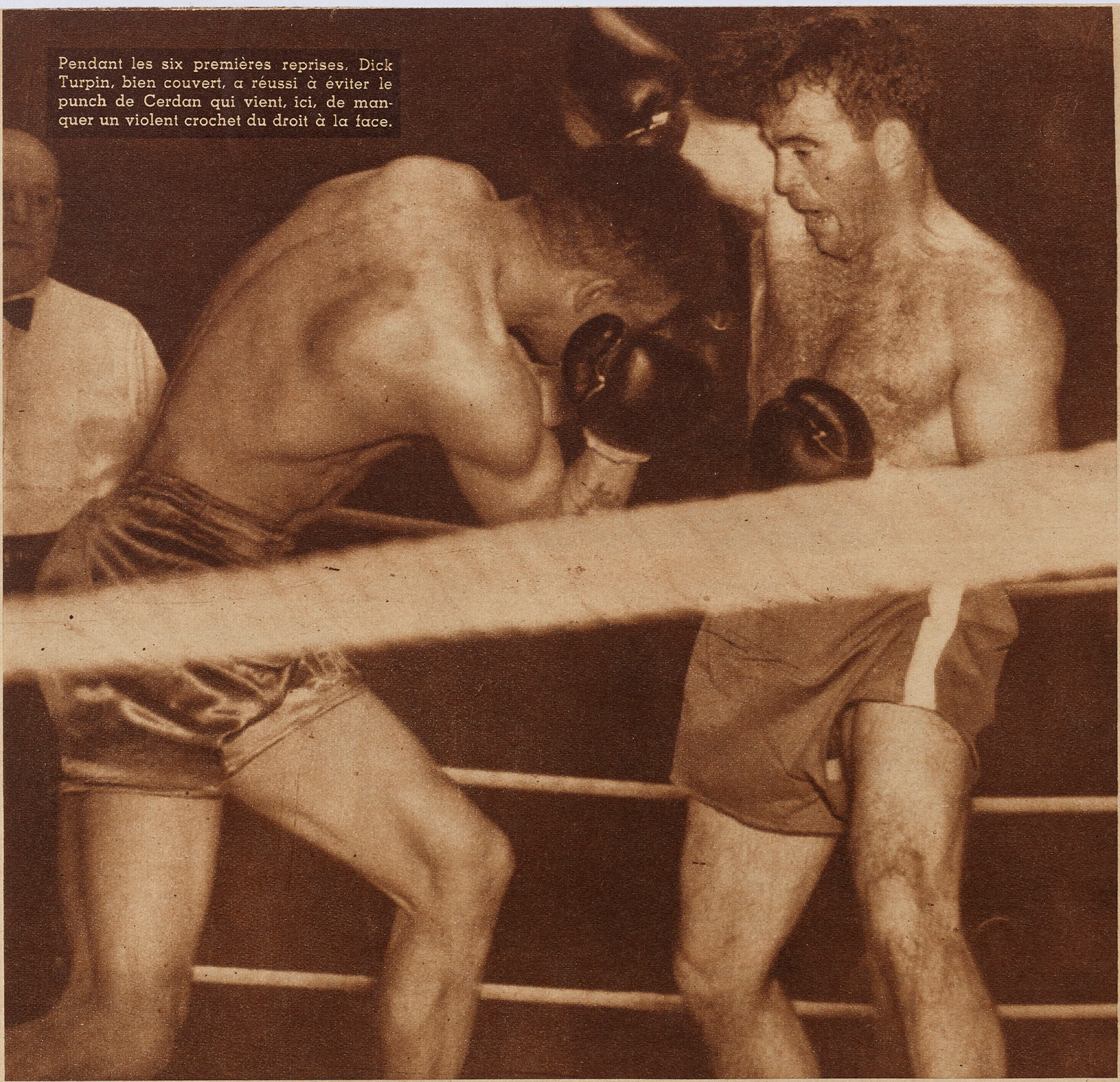
C'est sur son direct du gauche que le Britannique Dick Turpin comptait pour tenir Cerdan à distance. Il a réussi en atteignant l'estomac du Français.



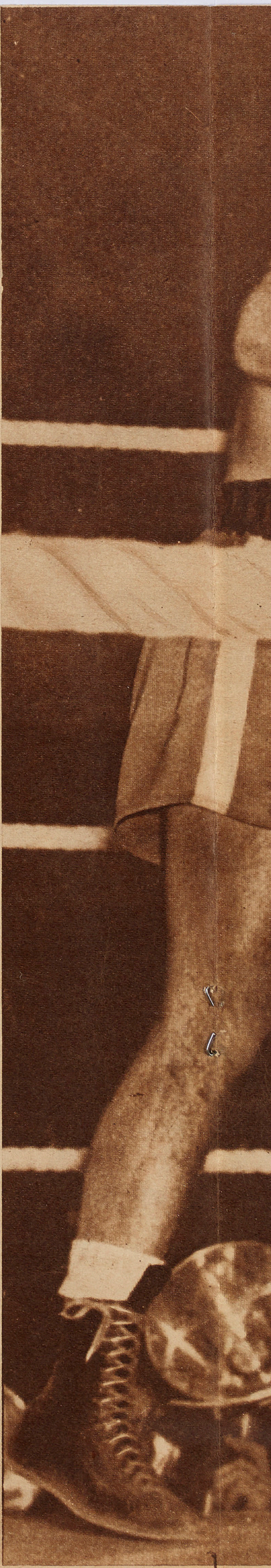
Dans le combat de près, Marcel fit preuve de son habituel virtuosité. Le voici qui va toucher son vis-à-vis d'un crochet droit à la mâchoire.

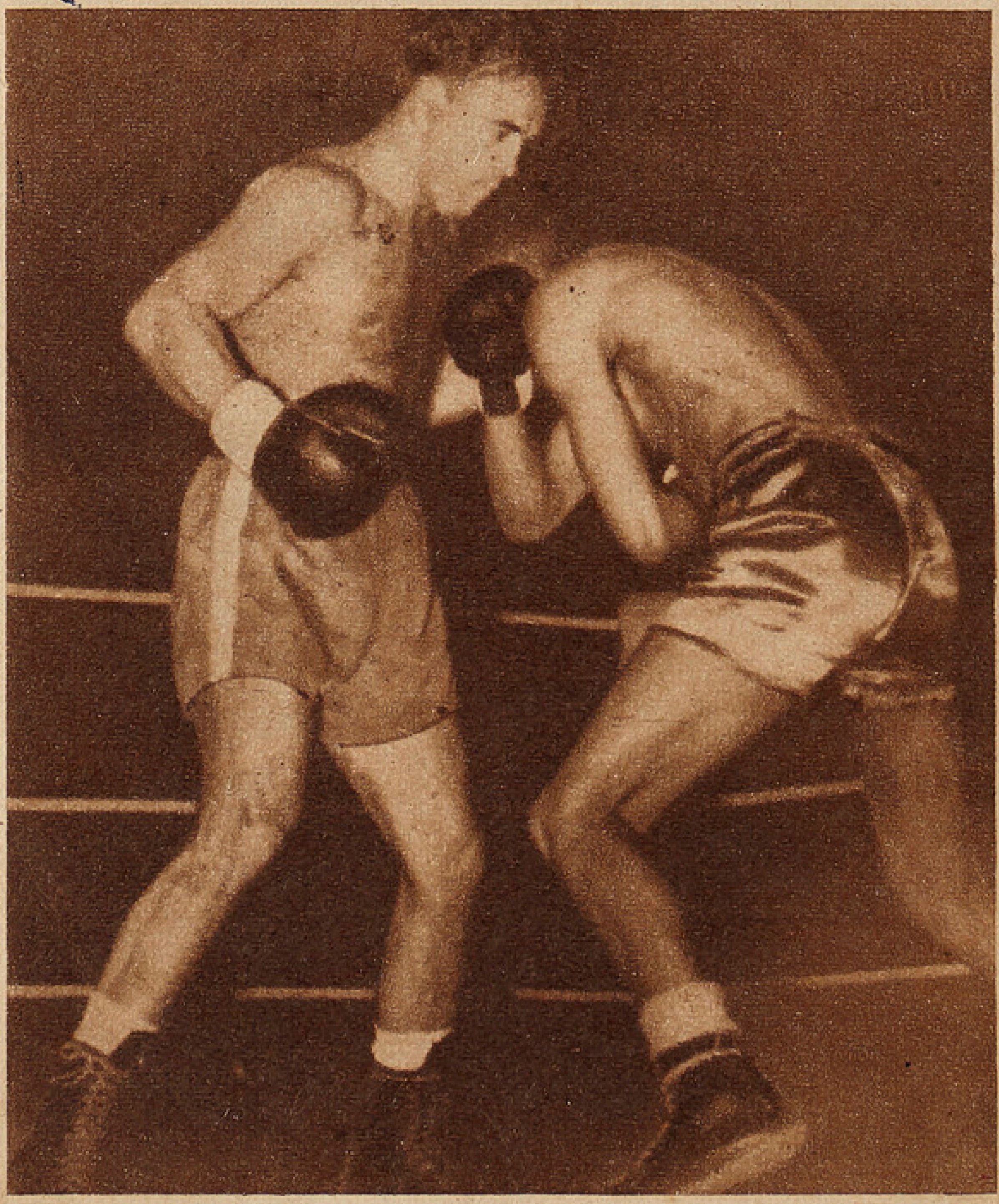


Cette fois, la garde de Turpin n'était pas hermétique ! Cerdan n'a pas laissé passer l'occasion. Il est parvenu à toucher son adversaire à la pointe du menton.

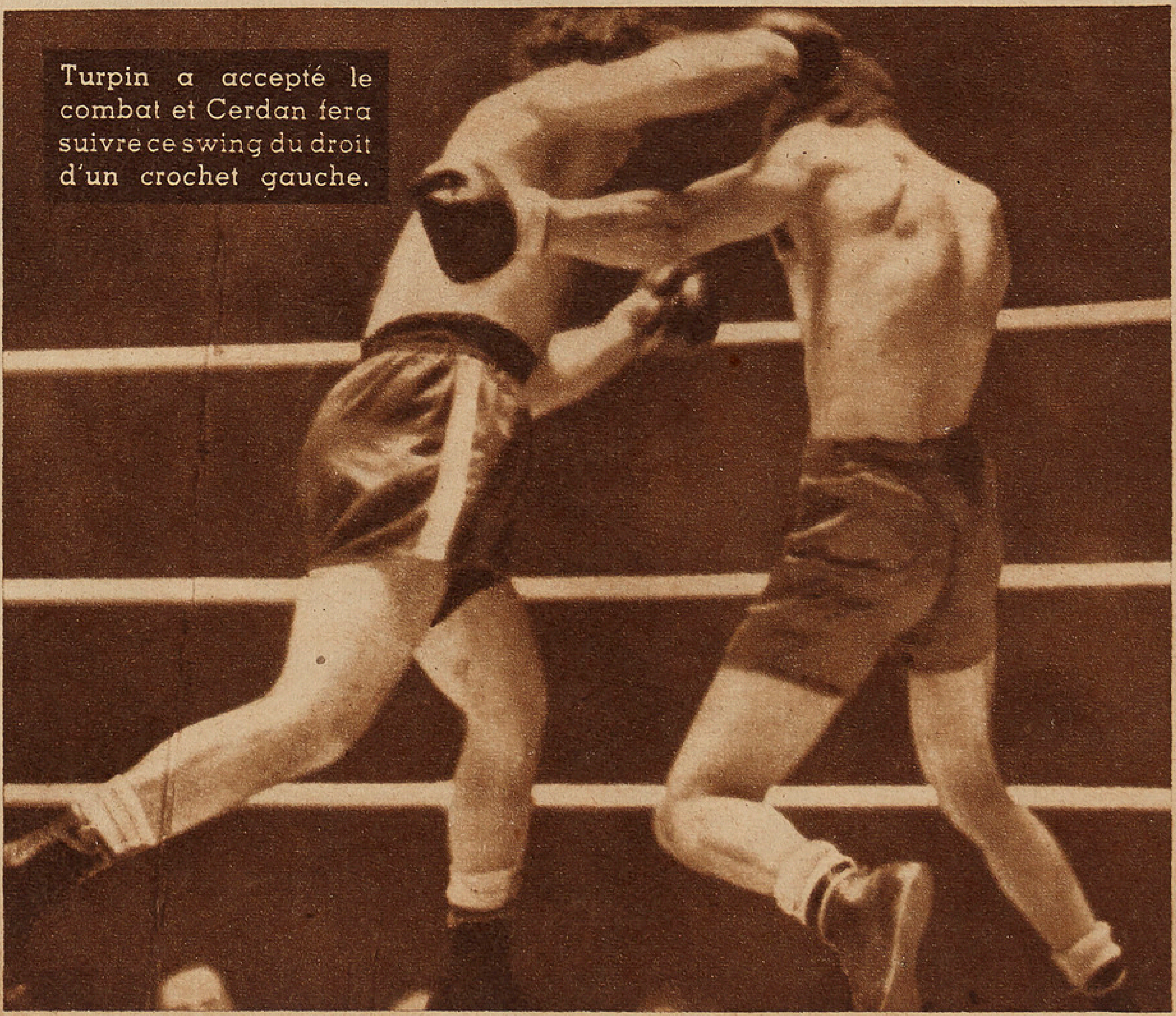


Pendant les six premières reprises, Dick Turpin, bien couvert, a réussi à éviter le punch de Cerdan qui vient, ici, de manquer un violent crochet du droit à la face.

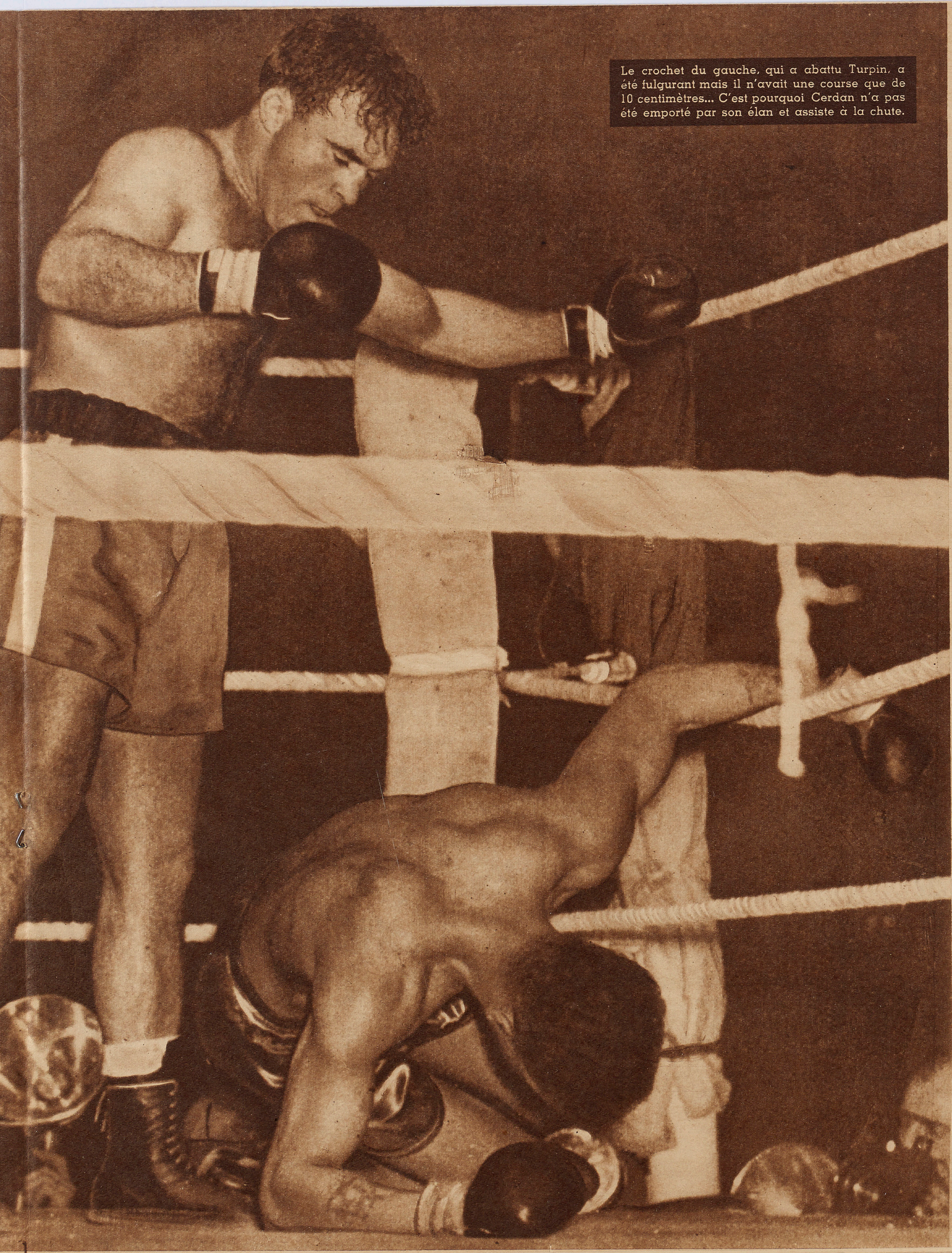




Presque couché sur son rival, Turpin, les bras repliés, n'était pas une cible bien facile.



Turpin a accepté le combat et Cerdan fera suivre ce swing du droit d'un crochet gauche.



Le crochet du gauche, qui a abattu Turpin, a été fulgurant mais il n'avait une course que de 10 centimètres... C'est pourquoi Cerdan n'a pas été emporté par son élan et assiste à la chute.

UNE DÉCLARATION EXCLUSIVE DE MARCEL CERDAN POUR But CLUB

" CELA DEVIENT DE PLUS EN PLUS DIFFICILE POUR MOI MES ADVERSAIRES SE MÉFIENT TROP, ET JE SUIS, DE MON COTÉ, PEUT-ÊTRE MOINS RAPIDE QU'AUTREFOIS... "

m'a dit Cerdan, en soupant, à l'anglaise, dans sa chambre, une heure après sa victoire

D'un de nos envoyés spéciaux
FÉLIX LÉVITAN

LONDRES. — Il y a une heure à peine, Dick Turpin s'écroulait sur le ring de l'Empress Hall, après avoir pu faire illusion sur la foule de ses admirateurs grâce à un gauche en piston de bonne facture et un uppercut du droit d'excellente venue. Il y a une heure à peine que Marcel Cerdan a quitté le ring dans le pinceau lumineux d'un projecteur et nous voici côte à côte dans sa chambre, attablés devant un repas froid servi à l'anglaise : langue de bœuf sans saveur, salade sans assaisonnement, etc.

Critique entre deux plats

Le champion du monde n'en dévore pas moins à belles dents. Il a une faim de loup, une soif tenace que l'absorption de plusieurs demis de bière n'arrive pas à apaiser. Il a une écorchure sur l'aile droite du nez, une autre sur l'arête, des rougeurs aux pommettes, souvenirs des arrêts en contre du champion de l'Empire britannique. Dick Turpin.

— Alors, qu'en penses-tu ?

C'est lui qui mène l'interview et c'est d'autant plus gênant que je suis le seul journaliste présent parmi les rares intimes admis à sa table...

Je dois m'exécuter. Je lui dis très sincèrement ce que j'ai ressenti :

1° Qu'il lui était difficile d'en terminer plus vite avec un adversaire dont le seul désir était d'atteindre la limite et qui. pour y parvenir, ne pouvait compter que sur la solidité de son coude droit (rivé à son foie) et l'épaisseur de son gant gauche (collé sur son menton).

2° Qu'il a eu raison de s'offrir aux coups de Turpin pour l'amener à se découvrir.

3° Qu'il a, peut-être, été un peu lent au début mais qu'il lui était difficile de mieux conduire sa barque contre un adversaire nullement désireux de l'affronter franchement.

...Et Marcel s'explique

Marcel Cerdan m'écoute avec attention. Ses yeux sont pétillants. Il opine de la tête : c'est tout à fait ça. Et le voici qui se confesse brusquement sans que je l'en ai prié, heureux de vider son cœur, de dire tout ce qu'il a à dire.

— Tout cela est vrai. Tu as raison : Turpin ne voulait pas se battre. C'est maintenant mon lot ici en Europe. Et c'est pourquoi je préfère affronter les boxeurs des Etats-Unis. Là-bas, au moins, un homme n'a jamais peur. Il monte sur le ring pour bagarrer et il bagarre. Turpin, lui, désirait atteindre la limite. Comment fallait-il faire dès lors ? M'offrir à ses coups, me découvrir, chercher l'ouverture de cette seule façon ? Je l'ai fait, il n'y en avait pas d'autre. Résultat : vois mon nez, vois mon front...

» Sais-tu d'ailleurs que cela devient de plus en plus dur pour moi ? Mes adversaires se méfient trop et, moi-même, je suis peut-être un peu moins rapide qu'avant.

— Oh ! Marcel, n'exagère pas...

— Mais si, c'est comme ça. Je n'y peux rien. tu n'y peux rien, nous n'y pouvons rien. C'est l'âge. Il faut l'admettre, je l'admets bien, moi. Dans le temps aussi il m'est arrivé d'avoir affaire à des truqueurs mais, comme j'étais beaucoup plus rapide qu'eux, je parvenais toujours à les prendre en défaut. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé au 7e round : j'ai surpris Turpin, d'une part parce que lui-même était fatigué, donc plus lent, et moi-même soudain échauffé, donc plus prompt.

» Cette, comment dirais-je...

— ...Lourdeur ?

» Merci, Marcel, c'est ça, lourdeur. Je reste persuadé qu'elle est consécutive, non à l'âge. mais à ta longue inaction.

— Cela, je l'avoue, je ne suis pas loin de le croire aussi, au fond. Sept mois sans boxer, c'est beaucoup trop. Je ne recommencerai pas une telle erreur. Par ailleurs, j'ai eu tort d'arriver ici le samedi. C'était trop tôt, beaucoup trop tôt. J'aurais dû travailler à Romeny jusqu'au dimanche inclus et ne prendre l'avion pour Londres que lundi.

» Je me suis donc confiné dans une certaine inaction. J'ai trop dormi aussi, moyennant quoi non seulement je n'ai pas fait le poids mais encore j'étais moins nerveux, trop indolent. Sais-tu d'ailleurs ce que j'ai dit à Lew Burston au vestiaire. cinq minutes avant le match ?

« Mes mains ont tenu »

— Non, mais je serais curieux...

— Eh bien ! je lui ai déclaré : « Mon cher Lew, je me demande ce que je fais là. J'ai une telle envie de dormir... »

— Et tes mains ?

— Elles ont magnifiquement tenu. Je me plains de ma longue oisiveté, mais c'est peut-être à elle que je dois des poings aussi solides, des poings tout neufs. J'ai tapé Turpin sur les coudes, sur le sommet du crâne. Elles n'ont point craqué. C'est bon signe.

— Au fait, et Turpin, qu'en penses-tu ?

— Ce n'est pas un adversaire négligeable. C'est un garçon très intelligent et dont le métier n'est pas douteux. Il a cependant été d'une correction absolue dans l'obstruction. Je tiens à lui rendre cet hommage.

— Ses coups font-ils mal ?

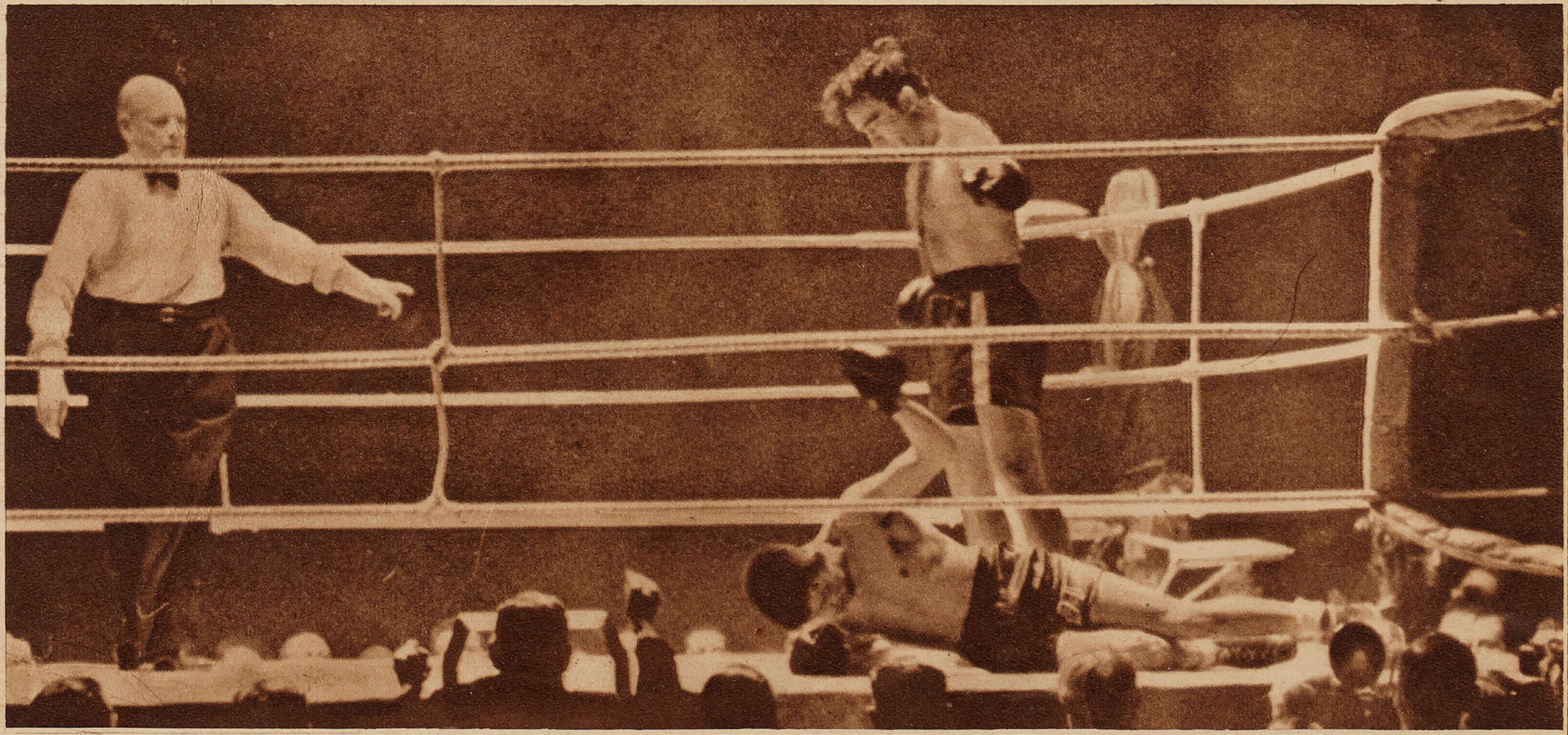
— Mon Dieu, ils ne manquent pas de sécheresse. Je ne dirai pas qu'ils font mal, ce ne serait pas absolument exact, mais je dirai qu'on les sent.

— Et maintenant ?

— Ne pas m'endormir, ne plus m'endormir. Je vais retravailler à la salle et combattre aux Etats-Unis sans doute à bref délai... »

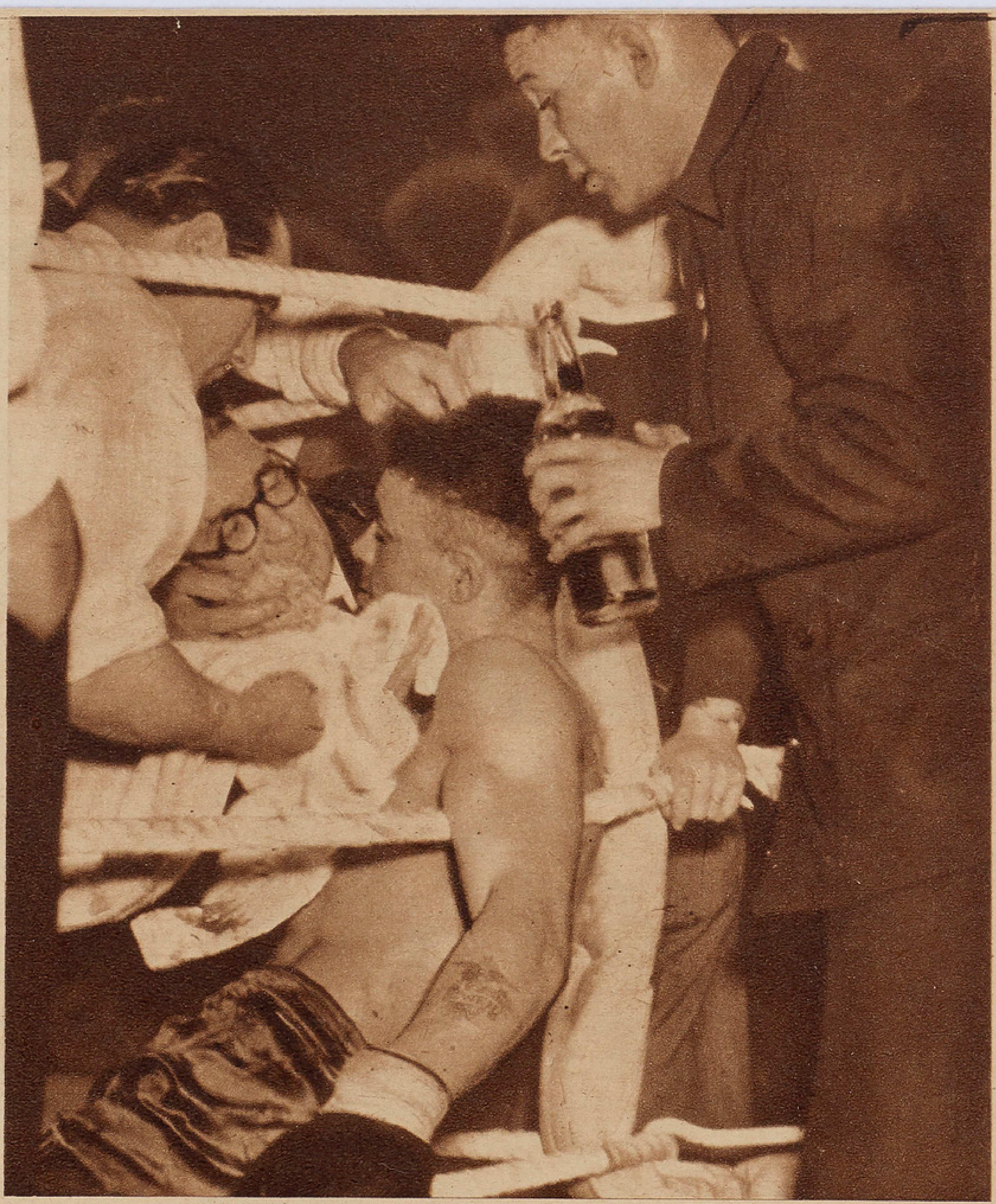
Jo Longmann poussait la porte sur ces dernières paroles. Il avait retrouvé les couleurs qu'il avait perdues en montant sur le ring, dans le coin du champion du monde et, avec elles, le vif désir de se distraire. C'est ainsi qu'il eut le mot de la fin de cette longue conversation :

— Mon petit, dit-il à Marcel d'une voix grave, vous m'avez plu ce soir. J'ai donc décidé de vous garder dans mon écurie...

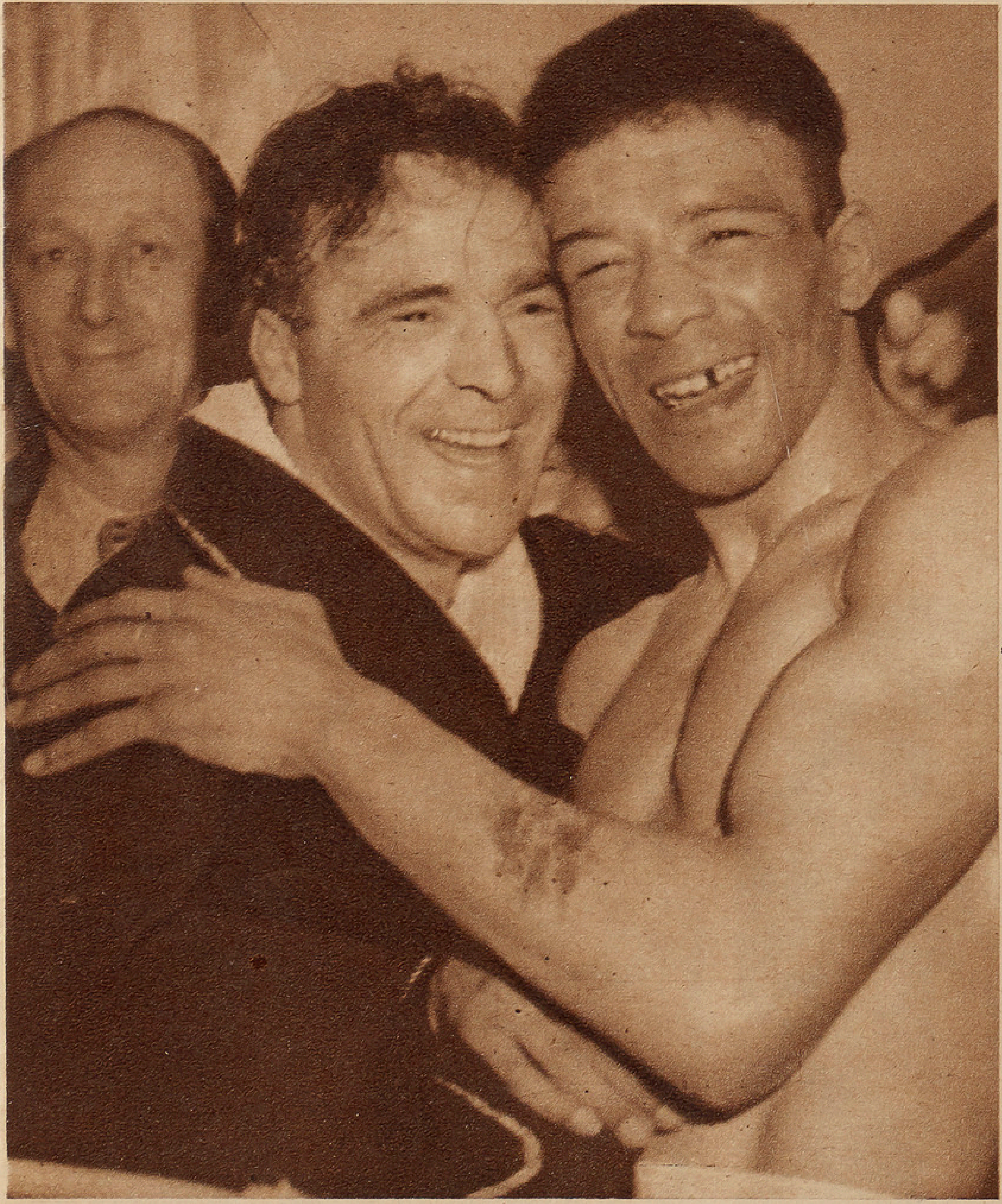


Dick Turpin, qui avait été acculé dans les cordes par Cerdan, n'a pu éviter le redoutable crochet gauche du champion du monde. Assommé par le coup, Turpin s'est effondré au tapis où il restera pour plus que le compte. C'est la 7e reprise : Marcel Cerdan a gagné par K. O.

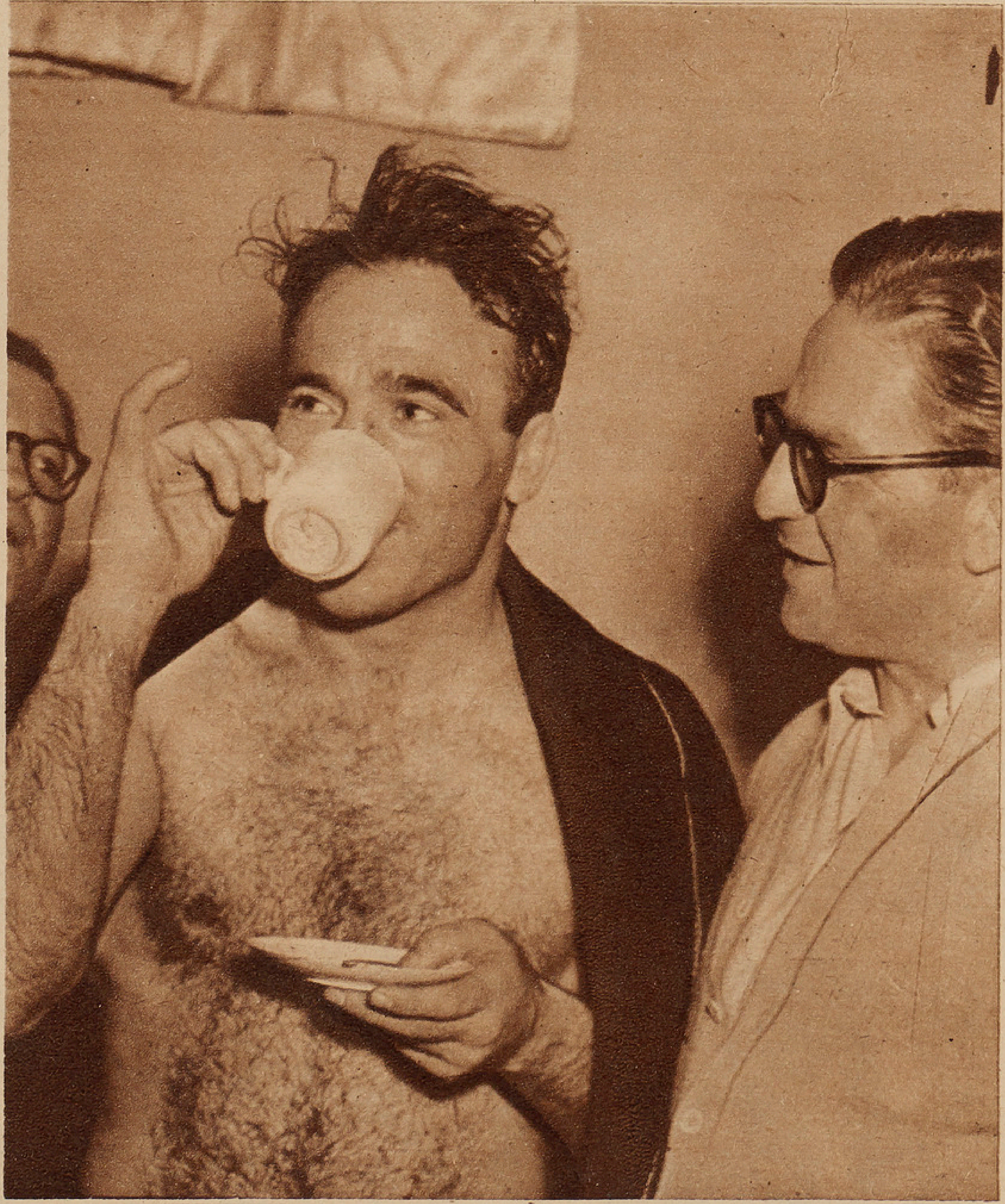
L'arbitre anglais, M. Moss Deyong, vient d'égrener le compte fatidique des 10" devant Dick Turpin affalé au tapis. Il écarte les bras pour indiquer à Cerdan sa victoire et, au public, la défaite de son favori.



Ramené dans son coin, Dick Turpin a du mal à reprendre ses sens malgré tous les soins que lui prodiguent ensemble son manager (de face), ses soigneurs et son jeune frère, Randolph, debout à droite.



Turpin est maintenant revenu à lui. Il sait qu'il a réussi une bonne performance devant le champion du monde, et c'est souriant, sans rancune, qu'il donne à présent l'accolade à son vainqueur, Marcel Cerdan.

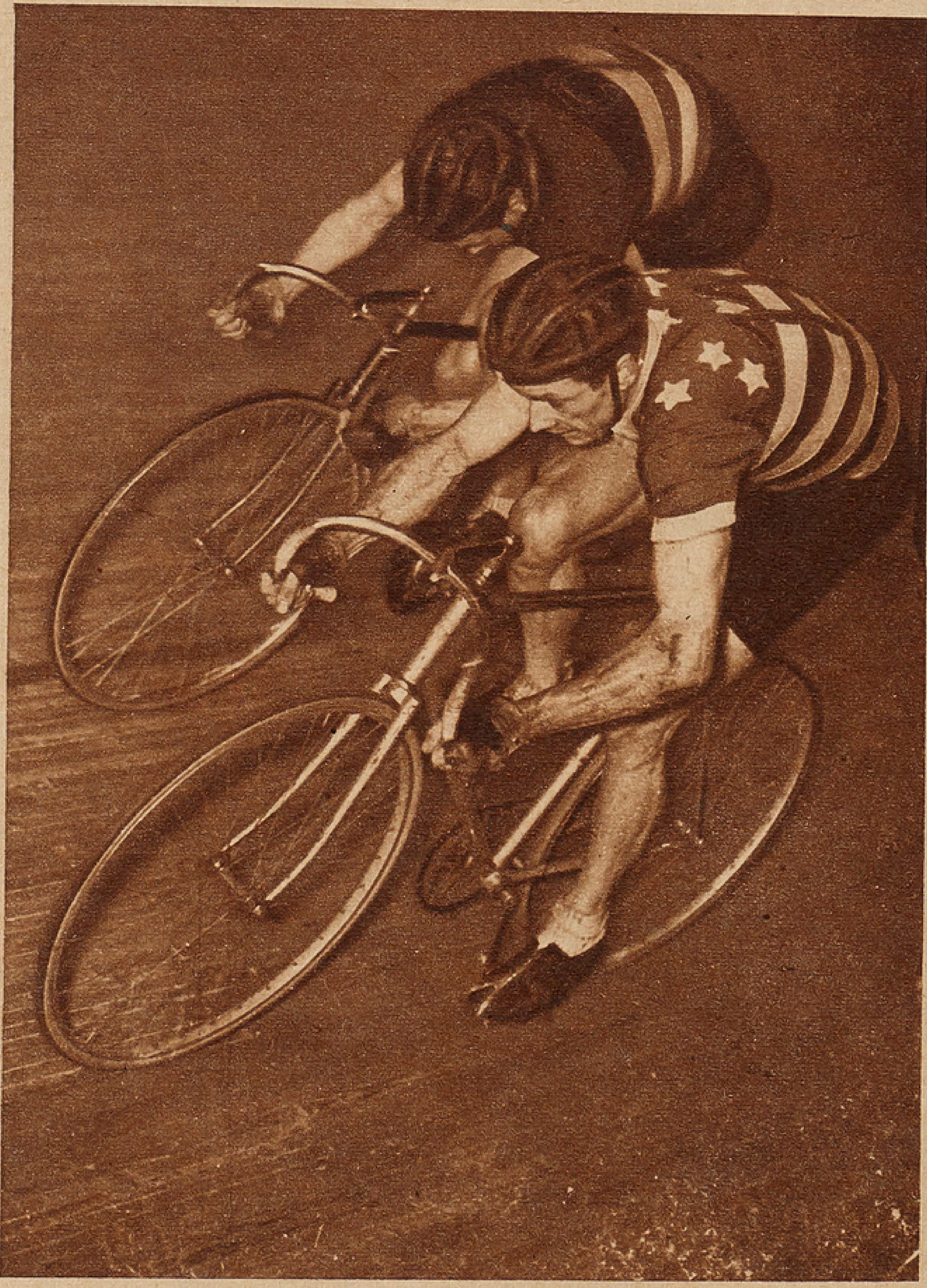


Devant son chargé d'affaires, Jo Longman, Cerdan a droit à une tasse de consommé qu'il savoure l'air malicieux, pensant, peut-être, que son appétit lui a coûté 500 livres, quelques instants plus tôt, à la pesée.

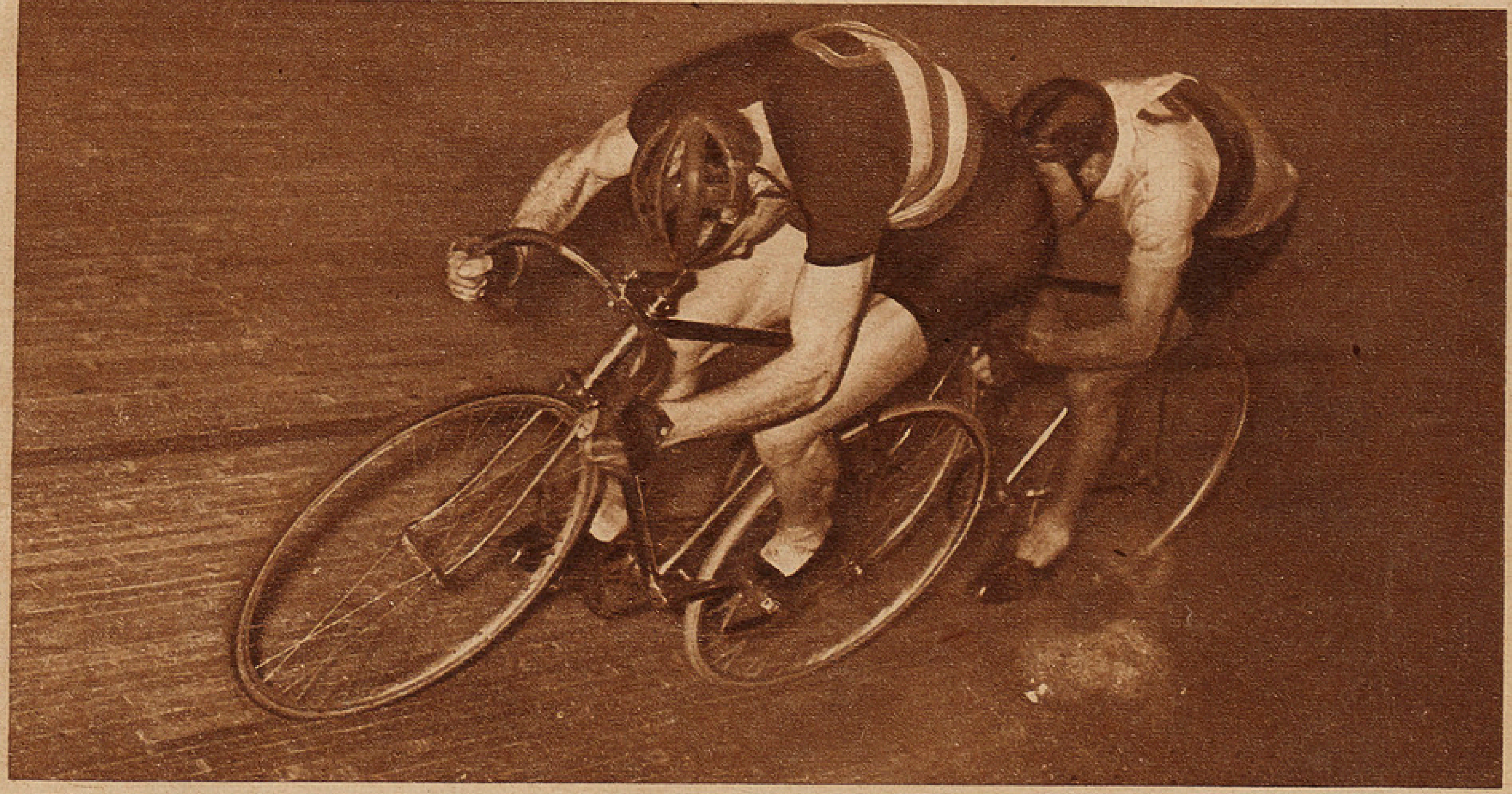
TÉLÉPHOTOS EXCLUSIVES TRANSMISES DEPUIS LONDRES

BRUNEEL ET GUY LAPÉBIE ONT TENU JUSQU'AU BOUT MAIS CARRARA ET GOUSSOT ONT "CRAQUÉ" AVANT LA FIN DES SIX JOURS DE PARIS 1949

Bruneel (à gauche) et Guy Lapébie se sont avérés les plus forts en fin de course. Après avoir relégué leurs plus dangereux concurrents Goussot-Carrara à plusieurs tours, ils contrôleront la course avec autorité et enlèveront brillamment ces Six Jours de Paris.



Au cours des dernières séries de sprints de mardi soir, Strom (à la corde) est en coude à coude avec Bruneel. Mais, le rapide Belge remontera l'Australien avant la ligne d'arrivée.



Guy Lapébie et Carrara avaient une querelle de prestige à régler. Carrara, en dépit d'une défaillance de dernière heure, s'est montré très brillant dans les sprints. Ici, en deuxième position dans la roue de Guy Lapébie, il sautera ce dernier sur la ligne.

La course est finie... Lapébie (à g.) et son co-équipier Bruneel font leur tour d'honneur.

Après les efforts, la récompense aux vainqueurs. Guy Lapébie (à gauche) embrasse la reine des Six Jours de Paris 1949, Mlle Claude Farrel, sous le regard amusé de son coéquipier, le Belge Bruneel (à droite).

Le cadet et l'aîné se sont retrouvés, et l'on ne sait qui de Guy Lapébie (à gauche) ou de Roger (au centre) est le plus heureux des deux.